

# Pèl & Ploma



Dibuix de R. CASAS

Ayuntamiento de Madrid



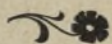


ELS ÚLTIMS FREDS

## ENDREÇA

Complint lo promés en el nostre número del dia quince de Febrer, terminem en el d' avuy lo que 'ns calia dir sobre la campanya del «Teatre Líric Catalá.»

Avuy sols ens resta estrenyer am tota fermesa les mans dels nostres bons amics Santiago Rusiñol, Apeles Mestres, I. Iglesias i Enric Morera, despedintnos d' ells, contents de las sevas obras, pero demanantne d' altres fins á l' Agost vinent.



### NOTA BENE

En el nostre vinent número publicarem algunes reproduccions d' *affiches* de Grasset, Leandre, P. Helleu, Steinlen i Beardsley.

## CANÇÓ DE PICAROL

*Jo soch un boig sense pena ni goig;  
soch un boig de naixensa  
de cor i de pensa.*

*Jo soch un boig ben content de ser boig;  
l' humana sabiesa,  
valor i grandesa,  
virtut i noblesa.....*

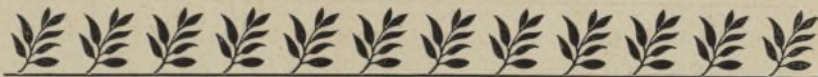
*futesa! futesa! futesa! futesa!  
Quin goig  
esser boig!*



*Jo 'm rich de tot, de la vida i la mort,  
del cel i la terra,  
la pau i la guerra.*

*Jo 'm rich del débil i 'm burlo del fort;  
amor i bellesa,  
constancia i fermesa,  
desitj i tendresa.....  
futesa! futesa! futesa! futesa!  
Quin goig  
esser boig!*

APELES MESTRES



## CANÇÓ DEL XENA

(LA ROSONS)

*Quan el vent tomba á ponent  
que tomba, que gira,  
que gira, que tomba,  
quan el vent tomba á ponent  
que gira, que tomba,  
que diga la gent!  
Si fujo de pena  
cap vent m' en darà,  
m' hi tombo d' esquena  
i el deixo passar!*

Noies (agafantse y fentli la sardana al voltant)

*Mira 'l Xena, dimontri de Xena!  
Mira el Xena si sap navegar!*



*Quan el vent tomba á llevant  
que tomba, que gira,  
que gira, que tomba,  
quan el vent tomba á llevant  
que tomba, que gira,  
que vaji garlant!  
Si duch barca plena  
ja poden bufar!  
m' hi tombo d' esquena  
i espero á demà.*

Noies (agafantse, etc.)

*Mira el Xena, dimontri de Xena!  
Mira el Xena si sap navegar!*

APELES MESTRES



*No creiem necessari traduir l' article que segueix, qu' es el prolec del volum que 'n Zola publicà l' any 66, del sigle passat. Les traduccions del francès que son indispensables pera dirigirse al gran public, son inútils quan se tracta dels nostres llegidors, qu' en gran part tenen la vista dirigida cap al Nort encara que 'ls peus descansin sòlidament sobre la polç de la nostra terra. No es que vulguin ser de alli, pero si n' esperen la llum suau que atenui l' exagerada xardor del nostre Sol. Estem segurs que 'l nostre jovent haurà llegit les indignades ratlles que publiquem, pero no estarà de mes tornar a sentir l' escalforeta d' un temperament tant jove com era i es encara el qu' en una conferencia del Ateneu ha sigut calificat am molta solta, d' el nostre Zola. Lo dolent de cada cosa, d' elles es; lo bo, es de tothom que vulgui aprofitarsen.*

## MES HAINES

**L**a haine est sainte. Elle est l'indignation des cœurs forts et puissants, le dédain militant de ceux que fâchent la médiocrité et la sottise. Haïr c'est aimer, c'est sentir son âme chaude et généreuse, c'est vivre largement du mépris des choses honteuses et bêtes.

La haine soulage, la haine fait justice, la haine grandit.

Je me suis senti plus jeune et plus courageux après chacune de mes révoltes contre les platitudes de mon âge. J'ai fait de la haine et de la fierté mes deux hôtes; je me suis plu à m'isoler, et, dans mon isolement, à haïr ce qui blessait le juste et le vrai. Si je vaudrais quelque chose aujourd'hui, c'est que je suis seul et que je hais.

Je hais les gens nuls et impuissants; ils me gênent. Ils ont brûlé mon sang et brisé mes nerfs. Je ne sais rien de plus irritant que ces brutes qui se dandinent sur leurs deux pieds, comme des oies, avec leurs yeux ronds et leur bouche béante. Je n'ai pu faire deux pas dans la vie sans rencontrer trois imbéciles, et c'est pourquoi je suis triste. La grande route en est pleine, la foule est faite de sots qui vous arrêtent au passage pour vous baver leur médiocrité à la face. Ils marchent, ils parlent, et toute leur personne, gestes et voix, me blesse à ce point que je préfère, comme Stendhal, un scélérat à un crétin. Je le demande, que pouvons-nous faire de ces gens-là; les voici sur nos bras, en ces temps de luttes et de marches forcées. Au sortir du vieux monde, nous nous hâtons vers un monde nouveau. Ils se pendent à nos bras, ils se jettent dans nos jambes, avec des rires niais, d'absurdes sentences; ils nous rendent les sentiers glissants et pénibles. Nous avons beau nous secouer, ils nous pressent, nous étouffent, s'attachent à nous. Eh quoi! nous en sommes à cet âge où les chemins de fer le télégraphe électrique nous emportent, chair et esprit, à l'infini et à l'absolu, à cet âge grave et inquiet où l'esprit humain est en enfantement d'une vérité nouvelle, et il y a là des hommes de néant et de sottise qui nient le présent, croupissent dans la mare étroite et nauséabonde de leur banalité. Les horizons s'élargissent, la lumière monte et emplît le ciel. Eux, ils s'enfoncent à plaisir dans la fange tiède où leur ventre digère avec une voluptueuse lenteur; ils bouchent leurs yeux de hiboux que la clarté offense, ils crient qu'on les trouble et qu'ils ne peuvent plus faire leurs grasses matinées en ruminant à l'aise le foin qu'ils broient à pleine mâchoire au râtelier de la bêtise commune. Qu'on nous donne des fous, nous en ferons quelque chose; les fous pensent; ils ont chacun quelque idée trop tendue qui a brisé le ressort de leur intelligence; ce sont là des malades de l'esprit et du cœur, de pauvres âmes toutes pleines de vie et de force. Je veux les écouter, car j'espère toujours que dans le chaos de leurs pensées va luire une vérité suprême. Mais, pour

l'amour de Dieu, qu'on tue les sots et les médiocres, les impuissants et les crétins, qu'il y ait des lois pour nous débarrasser de ces gens qui abusent de leur aveuglement pour dire qu'il fait nuit. Il est temps que les hommes de courage et d'énergie aient leur 93: l'insolente royauté des médiocres a lassé le monde, les médiocres doivent être jetés en masse à la place de Grève.

Je les hais.

Je hais les hommes qui se parquent dans une idée personnelle, qui vont en troupeau, se pressant les uns contre les autres, baissant la tête vers la terre pour ne pas voir la grande lueur, du ciel. Chaque troupeau a son dieu, son fétiche, sur l'autel duquel il immole la grande vérité humaine. Ils sont ainsi plusieurs centaines dans Paris, vingt à trente dans chaque coin, ayant une tribune du haut de laquelle ils haranguent solennellement le peuple. Ils vont leur petit bonhomme de chemin, marchant avec gravité en pleine platitude, poussant des cris de désespérance dès qu'on les trouble dans leur fanatisme puéril. Vous



E. GRANADOS, autor de la música de «Picarol»



tous qui les connaissez, mes amis, poètes et romanciers, savants et simples curieux, vous qui êtes allés frapper à la porte de ces gens graves s'enfermant pour tailler leurs ongles, osez dire avec moi, tout haut, afin que la foule vous entende, qu'ils vous ont jeté hors de leur petite église, en bedeaux peureux et intolérants. Dites qu'ils vous ont raillé de votre inexpérience, l'expérience étant de nier toute vérité qui n'est pas leur erreur. Racontez l'histoire de votre premier article, lorsque vous êtes venu avec votre prose honnête et convaincue vous heurter contre cette réponse: «Vous louez un homme de talent qui, ne pouvant avoir de talent pour nous, ne doit en avoir pour personne.» Le beau spectacle que nous offre ce Paris intelligent et juste! Il y a, là-haut ou là-bas, dans une sphère lointaine assurément, une vérité une et absolue qui régit les mondes et nous pousse à l'avenir. Il y a ici cent vérités qui se heurtent et se brisent, cent écoles qui s'injurient, cent troupes qui bêlent en refusant d'avancer. Les uns regrettent un passé qui ne peut revenir, les autres rêvent un avenir qui ne viendra jamais; ceux qui songent au présent, en parlent comme d'une éternité. Chaque religion a ses prêtres, chaque prêtre a ses aveugles et ses eunuques. De la réalité, point de souci; une simple guerre civile, une bataille de gamins se mitraillant à coups de boules de neige, une immense farce dont le passé et l'avenir, Dieu et l'homme, le mesonge et la sottise, sont les pantins complaisants et grotesques. Où sont, je le demande, les hommes libres, ceux qui vivent tout haut, qui n'enferment pas leur pensée dans le cercle étroit d'un dogme et qui marchent franchement vers la lumière, sans craindre de se démentir demain, n'ayant souci que du juste et du vrai? Où sont les hommes qui ne font pas partie des claques assermentées, qui n'applaudissent pas, sur un signe de leur chef, Dieu ou le prince, le peuple ou bien l'aristocratie? Où sont les hommes qui vivent seuls, loin des troupes humaines, qui accueillent toute grande chose, ayant le mépris des coteries et l'amour de la libre pensée? Lorsque ces hommes parlent, les gens graves et bêtes se fâchent et les accablent de leur masse; puis ils rentrent dans leur digestion, ils sont solennels, ils se prouvent victorieusement entre eux qu'ils sont tous des imbéciles.

Je les hais.

Je hais les railleurs malsains, les petits jeunes gens qui ricanent, ne pouvant imiter la pesante gravité de leurs papas. Il y a des éclats de rire plus vides encore que les silences diplomatiques. Nous avons, en cet âge anxieux, une gaieté nerveuse et pleine d'angoisse qui m'irrite douloureusement, comme les sons d'une lime promenée entre les dents d'une scie. Eh! taisez-vous, vous tous qui prenez à tâche d'amuser le public, vous ne savez plus rire, vous riez aigre à agacer les dents. Vos plaisanteries sont navrantes; vos allures légères ont la grâce des poses de disloqués; vos sauts périlleux sont de grotesques culbutes dans lesquelles vous vous étalez piteusement. Ne voyez-vous pas que nous ne sommes point en train de plaisanter. Regardez, vous pleurez vous-mêmes. A quoi bon vous forcer, vous battre les flancs pour trouver drôle ce qui est sinistre. Ce n'est point ainsi qu'on riait autrefois, lorsqu'on pouvait encore rire. Aujourd'hui, la joie est un spasme, la gaieté une folie qui secoue. Nos rieurs, ceux qui ont une réputation de belle humeur, sont des gens funèbres qui prennent n'importe quel fait, n'importe quel homme dans la main, et le pressent jusqu'à ce qu'il éclate, en enfants méchants qui ne jouent jamais aussi bien avec leurs jouets que lorsqu'ils les brisent. Nos gaietés sont celles des gens

qui se tiennent les côtes, quand ils voient un passant tomber et se casser un membre. On rit de tout, lorsqu'il n'y a pas le plus petit mot pour rire. Aussi sommes-nous un peuple très gai; nous rions de nos grands hommes et de nos scélérats, de Dieu et du diable, des autres et de nous-mêmes. Il y a, à Paris, toute une armée qui tient en éveil l'hilarité publique; la farce consiste à être bête gaiement, comme d'autres sont bêtes solennellement. Moi, je regrette qu'il y ait tant d'hommes d'esprit et si peu d'hommes de vérité et de libre justice. Chaque fois que je vois un garçon honnête se mettre à rire, pour le plus grand plaisir du public, je le plains, je regrette qu'il ne soit pas assez riche pour vivre sans rien faire, sans se tenir ainsi les côtes indécemment. Mais je n'ai pas de plainte pour ceux qui n'ont que des rires, n'ayant point de larmes.

Je les hais.

Je hais les sots qui font les dédaigneux, les impuissants qui crient que notre art et notre littérature meurent de leur belle mort. Ce sont les cerveaux les plus vides, les cœurs les plus secs, les gens enterrés dans le passé, qui feuilletent avec mépris les œuvres vivantes et tout enfiévrées de notre âge, et les déclarent nulles et étroites. Moi, je vois autrement. Je n'ai guère souci de beauté ni de perfection. Je me moque des grands siècles. Je n'ai souci que de vie, de lutte, de fièvre. Je suis à l'aise parmi notre génération. Il me semble que l'artiste ne peut souhaiter un autre milieu, une autre époque. Il n'y a plus de maîtres, plus d'écoles. Nous sommes en pleine anarchie, et chacun de nous est un rebelle qui pense pour lui, qui crée et se bat pour lui. L'heure est haletante, pleine d'anxiété: on attend ceux qui frapperont le plus fort et le plus juste, dont les poings seront assez puissants pour fermer la bouche des autres, et il y a au fond de chaque nouveau lutteur une vague espérance d'être ce dictateur, ce tyran de demain. Puis, quel horizon large! Comme nous sentons tressaillir en nous les vérités de l'avenir! Si nous balbutions, c'est que nous avons trop de choses à dire. Nous sommes au seuil d'un siècle de science et de réalité, et nous chancelons, par instants, comme des hommes ivres, devant la grande lueur qui se lève en face de nous. Mais nous travaillons, nous préparons la besogne de nos fils, nous en sommes à l'heure de la démolition, lorsqu'une poussière de plâtre emplit l'air et que les décombres tombent avec fracas. Demain l'édifice sera reconstruit. Nous aurons eu les joies cuisantes, l'angoisse douce et amère de l'enfance; nous aurons eu les œuvres passionnées, les cris libres de la vérité, tous les vices et toutes les vertus des grands siècles à leur berceau. Que les aveugles nient nos efforts, qu'ils voient dans nos luttes les convulsions de l'agonie, lorsque ces luttes sont les premiers bégayements de la naissance. Ce sont des aveugles.

Je les hais.

Je hais les cuistres qui nous régissent, les pédants et les ennuyeux qui refusent la vie. Je suis pour les libres manifestations du génie humain. Je crois à une suite continue d'expressions humaines, à une galerie sans fin de tableaux vivants, et je regrette de ne pouvoir vivre toujours pour assister à l'éternelle comédie aux mille actes divers. Je ne suis qu'un curieux. Les sots qui n'osent regarder en avant, regardent en arrière. Ils font le présent des règles du passé, et ils veulent que l'avenir, les œuvres et les hommes, prennent modèle sur les temps écoulés.





DIMECRES DE CENDRA. Dibuix de R. CASAS

Les jours naîtront à leur gré, et chacun d'eux amènera une nouvelle idée, un nouvel art, une nouvelle littérature. Autant de sociétés, autant d'œuvres diverses, et les sociétés se transformeront éternellement. Mais les impuissants ne veulent pas agrandir le cadre; ils ont dressé la liste des œuvres déjà produites, et ont ainsi obtenu une vérité relative dont ils font une vérité absolue. Ne créez pas, imitez. Et voilà pourquoi je hais les gens bêtement graves et les gens bêtement gais, les artistes et les critiques qui veulent sottement faire de la vérité d'hier la vérité d'aujourd'hui.

Ils ne comprennent pas que nous marchons et que les paysages changent.

Je les hais,

Et maintenant vous savez quelles sont mes amours, mes belles amours de jeunesse.

Paris, 1866.

EMILE ZOLA



## L' última obra d' en Tolstoi

**L**a tranquil·litat de les montanyes, aconsola de la frivola gatzara de las planas. La veu segura de un home recte i sabi es com un dia de sol per l' ànima batuda de tempestats petites. La necessitat de viure seriosament, de respectar l' independència de tots, d' estudiar i resoldre la vida, mai es fa sentir tan fonament com en presència de las obras grans, nascudas al caliu d' una inspiració quasi profètica, realitzadas am sinceritat i proposadas serenament á la contemplació i estudi de las pobres ànimas que lluitan.

Potser es la qualitat mes alta, alhora que menos frequent i ordinària de las obras grans, aquesta *liberació* completa que exerceixen sobre nosaltres, despellantnos com una forta ventada, de totas las fullas mortas, arrancantnos de la vulgaritat diària i deixantnos en llocs de serenitat i de repós. Potser, també, es aquest l' únic art verament digne de dirsen tal i per consegüent nosaltres estem encare molt lluny d' atànçar-lo i realitzar-lo, tota vegada que la part mes gran de nostras obras es solsament una ressa, pero may una *resolució* de las lluitas que 'ns voltan i que som, per aixó mateix, incapassos de portar á l' ànima dels amics que 'ns lleigeixin ó 'ns contemplin, aquesta serenitat i aquest repós de que parlavem.

Filosofaba Goethe d' art i ens deia del seu, que podria dirsen l' art de *monumentalitzar* la seva vida. Vetaquí fixat en una frase sugestiva lo que vos anava dihent, tal vegada sense expresarme am claretat. *Monumentalitzar* la vida. Es á dir: viurerla conscientment; sense disparla en las cosas accesorias; sense malmétrela en las lluitas improductivas; sense deixarla buida mai, rodolant com cosos morts adintre d' ella: monumentalitzar-la; resoldrela en obras d' art; acabar-la en simfonías harmòniques de música ó color; fer-la florir en cants d' una expressió definitiva ó granar en teorías amplas d' una seguretat i fermeça protectoras.

Aquesta mateixa filosofia era l' inspiradora d' en Tolstoi, quan fa pocs anys, al final del seu llibre «Qu' est ce que l' art?» borbaba d' una plomada totas las obras de la seva joventut, exceptuant «Ana Keranine.»—El noble filòsop, s' enpenedia d' haber aliat am las sevas obras incompletes el foc ardent de las passions diàries. La seva teoria—potser no tant certa interpretada d' una manera absoluta—pero segurament veritable, compresa en la sencilla claretat de la seva formulació, neix igualment d' aquesta necessitat de produhir un art seré i tranquil, que 'ns fassi realment mes bons de lo que som, no predicantnos, ensenyantnos ni evangelizantnos, sino omplintnos de sentiments elevats en el sentit mes gran de la paraula.—De totas maneres—i malgrat las perversitats dels poetes francesos, las desesperacions dels inglesos, i las ironías alemanas—l' art seré i resolt continuarà essent la característica

dels veraders genis. Es veritat que Goethe va escriure el Werther, pero no es menos cert, segons explica Heine, qu', á las sevas velleças, quan li retreien l' obra de la seva joventut, feia tot el posat d' un lladre de camins á qui, després d' indultat i novament entrat en la llei, un dels seus companys antichs li parla indelicadament de sos bandolerismes.

Tolstoi es avuy, á Europa, l' artista que mes ha treballat en el camí d' un art seré i definitiu. No es que lliurantse de la realitat i tancantse dolçament en el seu palau de somnis, reflecti en las sevas obras la serenitat egoista d' un ànima freda á la que res diuen las contingencies de la vida. Aixó no fora ennoblir, aino enganyar als homes, sugerintlos la visió i fentlos la prometença d' una mena de vida falsa que mai han de tastar: Tolstoi te tot el cor dintre de las aigües de la nostra vida, Tolstoi deixa que las sevas sandalias se encenguin en el foc diari dels camins, viu, pateix, estudia i compren la nostra vida; pero no parla sense haber comprés; no escriu sense haver resolt; i no resolt sense transfigurar adintre seu en un paradís de serenitat totas las evolucions i tristesses de las cosas.

Quan mes palpitants i actuals son els problemas de que 'n fá sos llibres, am mes serenitat, am mes imparcialitat, am mes tranquil·litat procura resoldrels.

Després d' aquella «Resurrecció» plena de grandiositats inmòvils; estatua del dolor, que recorda l' anècdota del pintor grec, perque també l' apòstol rus li ha cobert, amb el vel de las sevas pietats, el semblant que la tristessa descomposaria, en Tolstoi ens ha dat en «L' esclavitud moderna» recentment traduïda per la *Revue Blanche*, una mostra mes de la seva gran pietat humana, del seu art grandios i de la seva sorprenent serenitat de judici.

Una qüestió com la qüestió obrera que entre nosaltres, *meridionals*, tantas passions, crits, fanatismes, discursos i focs artificials ha suscitat, mireula aquí en el llibre d' en Tolstoi, compresa en tota la seva extensió, continguda com las aigües en el ras del mar, reduïda á tranquil·litat, reflectant en el mirall de la seva quietut tota la serenitat d' un cel de pau.

Carlyle ha dit dels *heroes* que la seva característica es la *sinceritat* i aquesta paraula deu traduirse per la fermeça de dir sencers els nostros pensaments encara que difereixen del sentir actual i del actual pensament dels demés. Tolstoi en aquet últim llibre, més qu' en cap dels seus, s' en fa una obligació d' aquesta sinceritat dels Heroes d' en Carlyle.

La seva especial manera de comprendre i resoldre la qüestió social, neix de que l' autor del llibre es un home, en el real sentit de la paraula, independent. No ha acceptat imposicions dels homes ni las cosas; per aixó diu tota la veritat dels uns i de las altres; no te mestres á quins respectar; no te deixebles, als que anar educant; está sol—am



la soletat de que l' Ibsen ens parlava—i las sevas obras son obras per tota l' humanitat, no per una sola especie d' homes.

Tolstoi no fa la causa dels obrers; no fa tampoc la causa dels patrons—fa la causa de tots els homes i ens cal confessar que verament el seu llibre es digne d' aital causa.

Dos ó tres capítols preliminars pera pintar magistral, noble i sobriament l' estat actual dels pobres treballadors; el quadro es trist, intensament trist i negre; porque una veritat complerta transpira de totas aquellas páginas del llibre. Es fa necessaria la redempció d' aquella pobre gent; la pietat envers aquells verdaders esclaus i la necessitat del llibre queda demostrada.

Mes ¿cóm fer la redempció dels obrers? Ni armantlos contra els patrons—que aixó fora emplear violencia contra violencia; ni creant lleis que 'ls protegeixin, porque tota llei suposa igualment violencia. La solució d' en Tolstoi deixarà frets á tots els homes superficialment complicats. Es una solució que te la claritat i ensemps la sencilleça del Sol. Tolstoi creu que quan tots els homes sigan *bons*, la qüestió social estarà resolta.

La lógica am que l' escriptor rus arriba á aquesta conclusió sorprend. Tot el llibre es la demostració invulnerable d' una veritat am la que mai havíam contat: *la petiteça moral i l' inutilitat complerta*, de lo que 'n diem la nostra civilització. Si, tota aquesta civilització feta de màquines de ferro-carrils, de fàbricas de sederías i casas de trenta pisos, es inútil, lletja i frívola. Tot aquet progrés qu' estreny las ciutats dels homes i no estreny els seus cors; que abrevia las sevas distancias i no disminueix els seus odis; qu' els vesteix elegantment (?) i no 'ls robusteix sanitosament; que 'ls proporciona salas de joch i 'ls allunya de la pau dels camps; tot aquet progrés que, com ha dit Ruskin ingeniosament, començá, al terminarse l' edat mitja, per balls de máscaras á tots els salons, i terminá, fa encara poch temps, per balls de guillotinas á totas las plaças, es artificial i es aparent.

Tolstoi ens fa sentir, casi bé sense paraulas, lo que fora, abandonada per inútil aquesta civilització que va errar el camí, la nostra santa vida humana.

Homes de ciencia hi haurá metódichs i poruchs que s' espantarán llegint el llibre d' en Tolstoi d' aquell parlar irónic de las máquinas, que s' inventaren per ajudar als homes i han acabat fent dels homes verdaderas máquinas per ajudar á n' ellas.

Pero també hi haurá homes de cor, homes comprensius i generosos qu' agrairán al seu apóstol, aquesta defensa del treball humá, conscient i afectuós; del sant treball de las mans, que 's fa lentament, carinyosament, amorosament omplintse de las nostras emocions, de las nostras alegrías i de las nostras tristessas.

La redempció dels obrers, indispensablement está en

aixó sol: *la abolicció del treball modern*. I no hi ha mes.

Quan els homes sigan *bons de veritat* renunciarán sense gaire lluita á totas las comoditats aparents de la nostra dita Civilització.

E. MARQUINA



## Els admetllers florits

*La Primavera riu,  
la Tardó plora,  
l' Hivern se va allunyant;  
els poms d'olors y 'ls cants que 'l cor anyora  
del bras de Primavera, van tornant.*



*Els admetllers ja son florits,  
sa flor es blanca;  
es blanca com la neu  
qu' al cim del front del Pirineu  
somriu y canta...*

*Els admetllers ja son florits,  
l' Hivern se 'ls guayta;  
se 'ls guayta sanglotant,  
la barba arrosegant  
de cap á cap del mon, gebrada y blanca.*

*Els admetllers ja son florits,  
sas flors  
cançons d'olors  
als ayres cantan...  
¿Qué son aytals cançons?  
¿Serán dolsos petons  
que 's fan per l' Univers tots aquets mons  
que als ulls encantan?*

.....

*La Primavera riu,  
la Tardó plora,  
l' Hivern se va allunyant...  
els poms d'olors y 'ls cants que 'l cor anyora  
del bras de Primavera, van tornant.*

RAMÓN MASIFERN



## BIBLIOGRAFÍA

—En *Lo cant dels mesos*, Víctor Catalá s' ens presenta com un aimant de la Naturaleça.

Les seves poesíes tenen una retirada á n' algunas altres,



de l'Apeles Mestres; aixó sigui dit solçament en sentit laudatori. Es remarcable en totas ellas la música ben ensopegada.

\*\*\*

*Guia pràctic pera la filatura del cotó*, per Emili Riera, enginyer. Estampa del «Avenç».—La filatura del cotó no te res que veurer amb PÉL & PLOMA, com no sigui una proba de l'afinitat de la materia que 'ns ofereix aquella fibra vegetal. Mes, considerant el llibret que tenim á la vista, hi trobem moltes coses que captiven la nostra atenció. El ser escrit per un amic, publicat á casa d'uns altres amics i la presentació de l'obreta qu'es artística encara que les materies de que tracta siguin essencialment prosaiques, ja 'l fa ser un xic dels nostres. Ademés, sense 'l cotó, Barcelona potser no fora una gran ciutat que ja te aspiracions artístiques i sempre está be ser agraït á la llevar primera.

Sense aquestes consideracions, un xic fantasioses, es cosa notable qu'una obreta purament tecnològica contribueixi á enriquir literariament la nostra llengua d'una pila de paraules i frases que si estaben en us no s'habien estampat, i, finalment, es un gran exemple no solzament pera les arts i industries, sino pera les arts aplicades, quins procediments, tecnicismes i elements se basen aquí en llibres estrangers, en publicacions massa artístiques pera ser clarament interpretades les ensenyances, i, més que res, en empirics métodos orals plens de receptes del temps de la picó. Per xó PEL & PLOMA s'interessa porque 'l llibre de l'amic Riera tingui nombrosos germans en els rams artístics de l'industria, com son la vidrieria, les materies colorants, els teixits d'art, la cerámica, la fusteria, l'ebanisteria i tants i tants altres arts ornamentals.

En quant al guia pràctic, es un llibre tant útil, que deu ser el breviarí industrial del fabricant, del inginyer, del majordom i de tot obrer, petit ó gran, que vivint del cotó vulgui aspirar á treballarlo racionalment i á preveurer els defectes y desperfectes de les complicades màquines modernes. Ve á ser el *manual de la salut* pera l'industria del cotó.



C. SADURNÍ

Director d'orquestra del Teatre Líric Catalá

Molt Sr. nostre: Al pregarli dongui publicitat an'aquestes ratlles, no fem mes que adherirnos ab tot lo manifestat per lo Sr. Marquina en l'últim número d'aquet setmanari referent al Teatre Líric Catalá.

No 'ns mou á nosaltres altre desitj que demostrá nostre agraïment y encoratjá ab nostres humils foras á tots los qu'es proposin y portin á cap manifestacions artístiques que tendeixin á enlayrá l'art de nostra terra. No ens lligan afectes personals, mes tampoc ens cegan resentiments ni envejes de cap mena. ¡Que'l Teatre Líric Catalá ha tingut defectes! y que hi ha en lo mon qu'estigui exent d'ells? Mes si al costat de defectes propis de tot lo que naix y per consegüent sense experiencia si veuen molts y molts tressors, per quin motiu tenim d'esposarnos en fer resaltar los primers y tancá els ulls y el cor als segons: no siguem *sensitivas*, mes tampoc insensibles. Revista artística hi ha hagut que ha portat á tal extrém sa *intransigencia* que ha posat el naixent Art escénich per desota el gènere chico; tal afirmació no necessita comentaris, mes aquesta llevó escampada ha trovat terreno apropiat per fruir sobre el paper de cert diari que 'm tot es guanya la vida.... Setmanari artístich, no li dona pena y l'avergonyeix el donar lloch á veures alabat per aquet cert diari..... yo crech que sí, com en dona á tot el que desitji l'enobliment de l'art de la terra.

El Sr. Iglesias, director artístich del Teatre, feu us el dia de la clausura, de paraulas que segons alguns s'hi notava falta de delicadesa; á nostre modo d'entendre, las paraulas de que feu us forent molt *justas* y apropiadas. Ell no va tractar de fer un discurs, va sé el seu cor qui parlava y plé d'amargor y de fels veyent qu'els desinteresats esforços de tots els iniciadors del nou Teatre eran tractats y jugats ab tan rigorisme, per els qui tenían per deber aportá elements per son desanrrollament artístich.

Ab gracias mils per l'insertació d'aquestes ratllas quedém, senvor Director del PEL Y PLOMA, á sas ordres.—*Jaume Bansa.—Joaquim Biosca.—Alfons Maseras.—J. Puig y Ferreter.*